# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 14 OCTOBRE 1883. Entre les rue Bienville et Conti


## FEUILLETON

Commencé le 30 août.

### LE MARI DE MARGUERITE

ÉPISODE DE LA GUERRE

DU SUD CONTRE LE NORD

PAR

Madame S. de la Honcoaye

[DES ATTAKAPAS]

Suite

Marguerite tint ses yeux fermés et ne donna aucun signe de vie.

—Marguerite!

Et il lui toucha légèrement le bras.

—Oh! allez-vous-en Jérome! je vous en prie! les cygnes n'ont pas faim, et de plus, ne voyez-vous pas que je dors?

—La seule chose que je vois est que vous êtes déterminée à me rendre fou, répondit Jérome, en essayant de maîtriser l'impatience qui s'emparait de plus en plus de lui. Allons, Marguerite, ouvrez les yeux et parlez-moi.

—Eh bien! je vous parlerai les yeux fermés. Mais, il faut convenir, Jérome, que vous avez bien peu de sentiments. Pourquoi ne vous en allez-vous pas, lorsque vous voyez que votre présence ne m'est pas agréable?

—Il me semble qu'elle ne vous est jamais agréable. Voulez-vous venir vous promener avec moi? Oui ou non?

—Non. Il fait trop chaud.

Et en disant ces mots, elle s'allongea paresseusement sur les coussins du sofa.

Une fraîche brise pénétrait en ce moment dans l'appartement, et, se jouant dans les boucles soyeuses de la jeune fille, semblait vouloir donner un démenti à ses paroles.

—Trop chaud! s'écria Jérome, mais vous étiez hier dehors avec une chaleur bien plus forte.

Un éclair s'échappa des yeux de l'enfant, mais elle le réprima aussitôt.

—Dites plutôt, continua le jeune homme, dites que ma société vous est désagréable.

—Je vous l'ai déjà dit, répondit-elle.

—Que vous n'avez nulle envie de vous promener avec moi?

—Je n'ai nulle envie de me promener avec vous.

Jérome se dit que sa patience était à bout et que quelque scène fort désagréable pourrait bien s'en suivre. Pour éviter l'explosion de la colère, il se leva et sortit de la chambre.

Pauvre Jérome! ce n'était que le commencement de ce qui lui était destiné; la conduite de Marguerite à son égard continua à être froide, impolie, insolente même. Elle avait toujours quelque excuse pour éviter de sortir avec lui. Elle le tenait à longueur de bras, comme on dit vulgairement. Grand-papa s'aperçut de tout cela et gronda bien fort; l'enfant gâté bouda grand-papa et ensuite lui ferma la bouche avec des baisers.

—Jérome ne sait ce qu'il dit, grand-papa; répétait-elle, un l'écoutez pas! Je lui ai dit cent fois que je n'aime pas que l'on me fasse la cour, que l'on me suive partout et que l'on m'ennuie avec des fadeurs et des compliments.

Et les préparatifs du mariage allaient leur train : il y avait deux modistes dans la maison; grand-papa les avait envoyé chercher; et, des monceaux de tulle, de soies, de mousselines, de velours, de moires antiques, de dentelles, s'amoncelaient sur les sofas et sur les tables en riche confusion. Grand-papa avait fait venir tout cela.

Mais, chose extraordinaire, la jeune fiancée pour laquelle se faisaient tous ces frais, ne semblait y prendre qu'un bien faible intérêt. Les mod stes ordonnaient, achetaient ce que bon leur semblait [grand papa leur avait donné carte blanche.] Marguerite approuvait tout. Des caisses, des paquets arrivaient journellement, notre petite fille s'éloignait lorsqu'on les ouvrait et n'y jetait même pas un regard. Elle se laissait prendre mesure, essayer corsage sur corsage avec la docilité d'un agneau, mais, sans un seul mot d'approbation ou de remontrance.

Elle ne donnait jamais un ordre, pas même un avis; tout lui semblait bon.

—Faites comme vous voudrez, répondait-elle, lorsque l'on venait la consulter.

Un pareil changement étonnait tout le monde; elle, la petite coquette, si difficile à contenter auparavant! elle qui restait autrefois des heures entières à discuter la façon d'une manche ou la garniture d'une jupe. Pourquoi!-elle bien témoigner une indifférence si choquante quand il s'agissait de son trousseau et de sa toilette de mariée?

—Sa toilette de mariée! se dit tout bas Emilie Maldon; elle y est indifférente parce qu'elle sait bien qu'elle ne s'en portera jamais.... Mon opinion est.... que lorsque le jour de la noce arrivera la mariée aura disparu.

Les visites à Centreville continuaient toujours; l'arrivée de Jérome ne les avait point interrompues. Seulement, et fort rarement, si quelque chose empêchait absolument Marguerite de sortir, Emilie était certaine de voir descendre Zelma et toujours les pas de la petite quarteronne se dirigeant vers le village.

Mademoiselle Marguerite, en despote en jupons, allait, venait, sortait à pied, à cheval, on en voiture, envoyait Zelma où cela lui faisait plaisir et défendait à tout le monde, même à grand-papa de lui adresser une question. Elle sortait toujours seule; ses absences se prolongeaient quelquefois fort avant dans la soirée. Jérome fronçait le sourcil, mais n'osait braver la colère du démon qui devait l'enrichir. Grand-papa essayait quelques observations, mais si bas que mademoiselle Marguerite prétendait ne les entendre jamais.

Le troisième semaine de juillet était arrivée. Le trousseau, la toilette de la mariée étaient terminés et, maintenant, on s'occupait des préparatifs du voyage en Europe (on les deux jeunes époux devaient faire aussitôt après leur mariage. Nécessairement grand-papa les accompagnerait, et madame Maldon et sa fille resteraient en pleine possession du logis avec la recommandation de faire remettre tout à neuf dans la vieille maison.

Le moment désiré approchait : dans trois semaines la noce devait avoir lieu, or, cependant, la fiancée était, plus que jamais froide et hautaine envers le fiancé. Elle conservait son indifférence extraordinaire au sujet des parures et des présents dont elle était accablée et tous les jours, sans manquer maintenant, courait à Centreville.

### CHAPITRE XI

SENTIMENTAL

Emilie était assise à la fenêtre de sa chambre, la main appuyée à son menton, et ses yeux s'égaraient rêveusement la cime des grands arbres de l'avenue. C'était pendant l'après-dîner du premier d'août; le temps était obscurci de nuages et un sou sourd, précurseur de l'orage, s'échappait des pinèdes qui entouraient l'habitation. La maison était plongée dans le silence et le calme. Marguerite et Jérome étaient sortis tous les deux, mais bien certainement séparément. Depuis le matin, monsieur Me Vane était parti pour Richmond et madame Maldon faisait sa sieste habituelle.

Cinq heures sonnèrent à la pendule de la salle à manger. Emilie se leva; on avait lui avait donné une commission pour Centerville et, elle savait du être en route depuis plus d'une heure. Elle mit son chapeau à la hâte, et, descendant l'escalier, prenant le pas afin de ne pas être surprise par la nuit sur la grande route. C'était, sous le savoux, une jeune fille fort gracieuse que mademoiselle Emilie.

Tout en marchant, elle reprit le fil des pensées qu'elle avait rompu un instant. Le jour du mariage approchait, et, cependant, aucun signe du dénouement qu'elle attendait ne se faisait voir; la patience commençait à lui manquer et elle appelait de toute son âme Pierrot qui verrait bientôt le comte de théâtre.

Centerville était séparé de Me Vane Hall par une distance d'environ un mille. Emilie mit une demi-heure à faire la route; elle commençait l'y retirant plus d'une heure; aussi était-il près de sept heures quand elle se prépara à quitter le village. L'orage grondait toujours sourd comme s'il était encore éloigné. Emilie commençait qu'il fallait prendre le pas pour éviter d'être mouillée jusqu'aux os.

—Je ferai mieux, se dit-elle, de couper au travers des pinèdes; mais il est si tard! et on dit que les bois sont plusieurs de nègres marrons. Bon, décidément, je préfère le risque de la pluie; je suivrai la grande route.

—Miss Maldon! s'écria une voix derrière elle.

Elle se retourna vivement et se trouva en face de Jérome.

—Il faut que vous soyez bien pressée, miss Maldon, dit-il pour ne pas voir vos amis.

—En effet, répondit-elle, je ne vous ai point vu. Retournez vous à l'habitation?

—Oui, et j'espère avoir le plaisir de vous y reconduire. Prenez mon bras, je cuisine que nous ne soyons rendu avant d'arriver.

Mais Emilie avec Jérome à son côté devenait brave et hardie.

—Ne pensez-vous pas, dit-elle, que nous pourrions éviter la pluie en prenant le raccourci par la pinèdre?

—Certainement, répondit-il, c'est une chance d'arriver avant la pluie.

Il prit son bras et le passa sous le sien en l'entraînant. Il était inutile de se le dissimuler : Jérome aimait à être près d'Emilie et préférait mille fois en société à celle de l'enfant gâtée qu'on lui destinait pour femme. Il marchait trop vite pour pouvoir échanger beaucoup de paroles. Ils laissèrent le village derrière eux, gagnant les bois par des champs où l'herbe leur montait aux genoux et que Jérome était obligé de repousser de la main pour s'ouvrir un chemin.

—Est-ce que Marguerite était à l'habitation lorsque vous l'avez quittée? demanda Jérome.

—Non, répondit Emilie, et je pense que, comme nous, elle sera surprise par l'orage.

Jérome ne dit rien, ils entraient en cet instant dans la bois. Les grands pins, si majestueux pendant le jour, avaient revêtu quelque chose de lugubre et d'effrayant pendant l'obscurité de la nuit, mais Emilie n'avait plus peur, appuyée au bras de Jérome.

Dès larges gouttes de pluie commençaient à tomber sur les feuilles des arbres; dans le feuillage était si épais qu'elles n'arrivaient pas à nos deux promeneur; ils hâtaient le pas. Tout était brûle et silencieux autour d'eux : le seul son qui se faisait entendre était celui du vent, jouant dans la cime des immenses pins.

Ils avaient déjà fait près d'un demi-mille quand, à un détour de la pinèdre, ils aperçurent au travers de l'obscurité deux personnes qui marchaient à quelques pas d'eux. Ils s'arrêtèrent immédiatement et d'un commun accord. Le même pressentiment les agitait. Le cœur d'Emilie battait à lui rompre la poitrine.

—Mais.... dit-elle d'une voix basse, on dirait.... que.... c'est Marguerite.

—C'est Marguerite, répondit Jérome avec un accent de colère concentrée

—Quel peut-être l'homme qui l'accompagne? dit encore Emilie.

Cette fois, Jérome ne répondit rien, mais garda ses yeux rivés sur ce couple qui marchait lentement devant lui.

Marguerite.... [Ah! c'était bien elle, il ne connaît s'y méprendre; et si l'obscurité empêchait Jérome de distinguer ses traits, il reconnaissait trop bien cette taille d'enfant si coquette et si gracieuse!] Marguerite s'appuyait au bras de l'étranger avec un abandon, une molle familiarité qu'elle ne lui avait jamais témoignée à lui. Ils marchaient doucement, paraissant fort peu s'occuper de la pluie et des éclairs. On reconnaissait deux amants, rien qu'à les regarder

Emilie et Jérome les suivaient à pas de loup, sans parlant pas, n'osant respirer de crainte d'attirer l'attention de ceux qu'ils épiaient. Tout-à-coup, Emilie retin Jérome par le bras :

—Ils s'arrêtent, lui dit-elle à l'oreille.

Jérome se retira avec elle derrière le tronc d'un énorme pin; de ce neuvel observatoire, ils pouvaient tout voir et tout entendre. Nos deux amants s'étaient en effet arrêtés; Me Vane Hall était en vue, quoi qu'à distance, et le jeune étranger avait conduit sa compagne aussi loin qu'il le lui était permis.

L'obscurité, comme je l'ai déjà dit, empêchait de reconnaître les traits des deux promeneurs; leurs tailles seulement étaient visibles. Quant à Marguerite, Jérome et Emilie l'avaient facilement reconnue. Son compagnon était grand et élancé, et tout dans sa taille et dans son pas élastique, décelait un jeune homme. Il parlait à Marguerite avec une douce familiarité; une au deux fois, le vent avait porté quelques paroles à ceux qui écoutaient, et ces paroles étaient imprégnées d'une tendresse ineffable.

Oh! Emilie Maldon n'oublia jamais le tableau qu'elle avait en ce moment devant les yeux et, bien des années plus tard, elle aimait à se le rappeler; le bois sombre et noir les enveloppait comme un manteau de deuil; le bruissement sourd des feuilles, la pluie qui augmentait de minute en minute et, au milieu de tout cela, ces deux êtres qui s'agitaient comme deux fantômes.

Enfin, ils se dirent un dernier adieu : l'étranger entoura Marguerite de ses bras, la serra passionnément sur sa poitrine, couvrit d'ardents baisers les cheveux, les joues, les lèvres de la jeune fille qui semblait ne pouvoir s'arracher à son étreinte; un brillant éclair la montra à Jérome la tête appuyée à la poitrine de l'inconnu et ses deux bras caressants réunis autour de son cou. Puis un faible écho apporta ces paroles à ceux qui écoutaient :

—Adieu! adieu mon William bien-aimé!

Jérome quitta le bras de sa compagne et fit un pas en avant; un reglissement de rage échappa de ses lèvres. Emilie le retint par le bras.

—Attendez, dit-elle avec calme, il va passer à côté de nous et nous le reconnaîtrons peut-être.

Il obéit machinalement et reprit son bras. L'étranger marchait vite, il toucha presque Emilie et Jérome en passant près d'eux, mais ils furent tous deux désappointés car il portait son chapeau tellement abaissé sur son visage qu'il était impossible d'en rien distinguer.

Jérome fit un mouvement pour s'élancer sur les traces, mais, pour la seconde fois, Emilie le retint.

—Non, non, lui dit-elle, laissez-le s'en aller. Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de scène ici, au milieu du bois. Vous le retrouverez, soyez-en sûr, et vous pourrez alors arranger cette affaire.

Ils sortirent de leur cachette et continuèrent à marcher en silence vers l'habitation dont on apercevait dans le lointain les grandes fenêtres illuminées. Même au milieu de l'obscurité, Emilie pouvait voir la pâleur mortelle qui couvrait plus traits de son compagnon.

—La connaissez-vous, Emilie? dit-il enfin d'une voix qui n'avait rien d'humain.

—Non, monsieur Me Vane, répondit elle; je ne l'ai jamais vu; je ne m'en souviens pas, du moins; mais une chose dont je suis certaine, c'est qu'il n'est pas du pays.

—Qu'est-ce qui vous fait croire cela? demanda-t-il en la regardant avec surprise; alors.... d'où vient-il?

—Du bord, de Boston probablement. Je sais que Marguerite entretient une correspondance clandestine avec quelqu'un et cela, depuis son retour du Nord; elle va elle-même à la poste tous les jours, quelque temps qu'il fasse, porter ses lettres et en chercher les réponses. Mais il est à supposer que la correspondance est terminée puisque celui à qui elle écrivait est ici.

Tout le venin de cette nature jalouse semble s'échapper avec ces paroles; on eût dit le sifflement d'un serpent. Elle avait gardé ce secret si longtemps! c'était avec délices qu'elle le divulguait. Jérome écoutait avec un silence farouche.

—Mais vous, reprit Emilie, vous l'avez suivie à Boston.... n'avez-vous aucun soupçon? ne devinez-vous pas qui ce William peut être?

—Non. Mais mère Maldon, pourrez-vous me dire vos raisons pour avoir gardé ce secret si longtemps?

—D'abord, répondit-elle, cela ne me regardait pas, et vous savez de quelle manière Marguerite reçoit les gens qui se mêlent de ses affaires.

—Je le sais.... mieux que personne, le le sais! murmura-t-il entre ses dents. Mais maintenant, elle trouvera quelqu'un qui se mêlera de ses affaires.

—Vous dans le secret de ces longues absences! de ses délapsés! de ce conduite à mon égard! Ah! mademoiselle Marguerite, je vous tiens donc enfin!

Emilie Maldon sourit de son froid sourire. Dans son opinion, Jérome était loin d'avoir tout deviné.

Ils n'échangèrent plus une seule parole jusqu'à ce qu'ils fussent rendus à l'habitation. Sur la première marche de l'escalier, Jérome arrêta sa compagne par le bras :

—Miss Maldon, je vous en supplie! dit-il, ne parlez à personne ce soir, de ce que nous venons de voir. Le nuit porte conseil, dit-on, et je veux réfléchir à ce que je dois faire. Si j'accuse Marguerite, ce soir, elle entrera en fureur et m'insultera selon sa coutume. Son grand-père est si infatué d'elle qu'il la croira sur parole et mettra demeure de mensonge. Demain, je saurai comment agir.

Il ouvrit la porte du corridor sans attendre en réponse et ils entrèrent. Emilie monta à sa chambre, elle rencontra Zelma sur le palier.

—Votre maîtresse est-elle rentrée? demanda-t-elle.

—Oui miss, répondit la jeune quarteronne, elle vient d'arriver et mouillée jusqu'aux os. Je descends à la cuisine pour lui chercher une tasse de thé chaud.

Emilie ne dit rien et s'empressa d'entrer dans ses chambres. Elle aussi était mouillée, il lui fallait changer ses vêtements et se préparer pour le souper dont l'heure n'était pas éloignée. Lorsque la cloche se fit entendre, elle descendit à la salle-à manger où toute la famille, à l'exception de Marguerite, était déjà réunie autour de la table.

Notre petite héroïne se préoccupait fort peu de la cloche et descendait quand bon lui semblait; bien souvent on la voyait apparaître à la fin des repas. Que lui importait un dîner ou un souper? Le plaisir de faire enrager tout le monde lui suffisait.

Ce soir là, elle descendit lorsqu'on ne l'attendait plus. En la voyant paraître, grand-papa s'écria :

—Toujours la même! quand donc apprendra-t-on à être plus ponctuelle, ma petite Marguerite?

—Quand les poules auront des dents, répondit-elle en riant.

—Etes-vous sortie ce soir, Marguerite? demanda Jérome d'un ton calme et naturel qu'Emilie ne put s'empêcher de le regarder avec surprise.

—Oui, répondit-elle avec nonchalance et sans lever les yeux de son assiette.

—Il me semble, reprit-il, que vous avez choisi un temps bien désagréable pour vous promener.

—Mais oui .... répondit-elle avec la même nonchalance, et je ne doute pas, monsieur Jérome McVane, que vous ne fassiez tout au monde pour les connaître.

—Vous vous trompez, dit-il; je sais, par expérience, ce qu'il en coûte pour se mêler des affaires des autres; et qui sait? je connais peut-être vos affaires mieux que vous ne le supposez.

Marguerite, à ces mots, leva sur lui ses grands yeux pleins de terreur; mais cette expression n'eut que la durée de l'éclair et fut remplacée immédiatement par une fureur qui ne peut s'exprimer. Madame Maldon frémit en prononçant une scène. Emilie, elle, regardait ce que l'on appelait de son regard froid et tranquille. Grand-papa, voyant l'orage prêt à éclater, essaya de s'interposer.

—Ah ça! dit-il, ne me laisserez-vous jamais manger ensemble? Allez-vous en, vieux rôdeur!... Jérome, ajoute-t-il, en se retournant vers son jeune parent, avez vous rempli la commission dont je vous avais chargé? Que vous a dit Darcourt au sujet de l'hypothèque?

Le jeune homme comprit l'intention cachée sous ces paroles et commença un récit circonstancié de ce qu'avait dit le notaire et des circonstances de l'affaire qui l'avait appelé à Centerville. Madame Maldon et sa fille écoutaient sans mot dire. Marguerite était excessivement pâle, elle ne déplia pas sa serviette, se contentant de garder ses yeux invariablement fixés sur son assiette.

—Vous ne mangez pas, Marguerite? demanda madame Maldon.

—Je n'ai pas faim, répondit-elle d'un ton qui repoussait toute autre observation.

Dès que le souper fut terminé, Marguerite remonta à sa chambre et s'y enferma.

Le lendemain, elle déjeuna dans sa chambre, et à peine Emilie eut-elle vu Jérome qu'elle comprit qu'une forte résolution s'était emparée de son âme; il était pâle mais calme, toute trace de colère avait disparu; Emilie devina que la nuit lui avait porté un bon conseil et que les résultats de ce conseil se feraient voir aujourd'hui même.

Elle le vit approcher de la fenêtre qui donnait sur l'avenue et s'y installer dans un fauteuil, un journal à la main; elle devina qu'il y avait établi son poste d'observation. Elle ne lui fit aucune question, mais sortit fort satisfaite de la marche que prenaient les événements.

Marguerite boudait : elle ne descendit point pour dîner; elle envoya Zelma dire à grand-papa qu'il fa'sait trop chaud pour elle de manger. Avec la patience de l'Indien qui attend sa vengeance, Jérome avait passé la matinée dans son fauteuil, parcourant, avec la plus grande attention les colonnes du Times de New-York. Après dîner, il descendit au jardin, et alla fumer son cigare derrière un massif de magnolias d'où il pouvait apercevoir tous ceux qui entraient dans l'avenue et ceux qui en sortaient.

Au bout d'une demi-heure d'attente, il vit Marguerite apparaître à la fenêtre de sa chambre; elle semblait examiner le temps et peut-être cherchait à voir si elle n'était point observée. Un moment après, elle parut sur le perron habillée d'une robe de barège bleu et d'un manteau de soie noire. Un chapeau de bergère garni de rubans bleus et d'épis de blé recouvrait ses cheveux bruns et donnait à son apparence une expression tout enfantine. Elle tenait son ombrelle à la main; elle descendit lentement, nonchalamment, les marches du perron, mais, après avoir au coin de jeter un regard investigateur autour d'elle.

Jérome la dévorait des yeux et ne perdait pas un seul de ses mouvements; en une minute, il était sur ses traces. Elle prit la grande route, marchant rapidement d'un pas léger et élastique. Jérome la suivait à distance, prenant de grandes précautions pour ne pas être aperçu. Il devinait qu'elle se dirigeait vers la pinèbre et il ne se trompait pas. Elle entra dans le sentier solitaire de la forêt et fut bientôt perdue parmi les arbres; mais, ce ne fut pas pour longtemps : dix minutes après elle reparaissait, mais elle n'était plus seule, le grand jeune homme de la veille l'accompagnait; ils se donnaient le bras et tournaient le dos à Jérome. Celui-ci remarqua que l'inconnu était coiffé d'un panama à larges bords, destiné sans doute à cacher ses traits. Ceci ne traversait pas longtemps le jeune avoué.

—Je saurai bien le retrouver en temps et lieu, dit-il.

Les promenades continuaient toujours; elle parlait vivement, avec force gestes et démonstrations, comme c'était du reste son habitude. Il lui répondait avec calme; on voyait qu'il cherchait à la ramener par des caresses qui exaspéraient maître Jérome : il se mordait les poings avec rage, frappait du pied et aurait tout donné pour entendre les paroles qu'échangeaient les deux amants.

Marguerite s'était jetée d'elle-même dans les bras de l'étranger; elle lui avait présenté ses lèvres, et lui ne s'était point fait faute de ouvrir de baisers ardents ces jolies lèvres roses qu'on lui livrait avec tant de tendresse. Il est à supposer qu'elle lui portait des plaintes, car, comme je l'ai dit, il la caressait doucement, la berçait dans ses bras, comme on fait pour apaiser un enfant, et par instants souriait en la voyant si excitée.

Mais, à la grande satisfaction de Jérome dont la provision de patience était épuisée, cette scène arriva à sa fin. Quand nos amoureux furent rendus au bout du sentier qui les rapprochait de l'habitation, ils se séparèrent après plusieurs baisers des plus affectueux et Marguerite, la perfide Marguerite, prit à travers champs avec l'air innocent d'une petite fille qui revient de l'école, tandis que le héros vainqueur retournait sur ses pas, se dirigeant vers la sortie de la pinèbre.

C'était à lui que Jérome se voulait, ce fut lui que Jérome suivit.

Un brillant soleil d'août se couchait au milieu d'une guirlande de nuages de toutes couleurs au moment où les deux jeunes gens entraient l'un après l'autre au village. L'étranger s'arrêta à l'une des premières maisons, ouvrit la porte de jardin et y pénétra avec l'air de quelqu'un qui rentre chez lui. Au moment où il se retournait pour fermer la porte, Jérome aperçut deux grands yeux noirs pleins de feu, un nez grec et une bouche aux lèvres fraîches et vermeilles. Le jeune avocat fut obligé de s'avouer que son rival était d'une beauté incontestable. Quant à cela, il n'en avait jamais douté, connaissant comme il le connaissait, les goûts de mademoiselle Marguerite.

Il avait découvert tout ce qu'il voulait pour le moment, il rejoignit par ses pas et respecta la route de l'habitation. Au bout du village, il aperçut un vieux bonhomme appuyé sur son bâton; Jérome le connaissait et l'arrêta.

—Bonsoir Saunders, dit il, pouvez-vous me dire à qui appartient cette maison blanche? là, tout au bout du village.

—Qui monsieur, répondit poliment le vieillard, elle appartient à mon neveu Fritz, Fritz Saunders, le forgeron. Autrefois c'était James Doom qui y demeurait, mais d'après mon avis, Fritz est revenu à Centerville et a acheté la maison blanche à son arrivée. C'est presqu'un homme du Nord, mon neveu Fritz.

Tout cela était du nouveau pour Jérome qui, du reste, se préoccupait fort peu des faits et gestes de monsieur Fritz Saunders, mais il y avait une chose qu'il voulait savoir et il continua à interroger le vieillard.

—Eh... votre neveu a-t-il une famille?

—Oui, monsieur, une femme et deux petites filles.

—Pas plus? dites moi quel est ce jeune homme qui vient d'entrer là?

—Un jeune homme? ah! oui, vous m'y faites penser : c'est un des amis de Fritz. Il demeure au Nord et est venu rendre visite à mon neveu. Il est arrivé à peu près en même temps que vous, monsieur Jérome. C'est un beau garçon tout de même.

—Et connaissez-vous son nom? demanda Jérome.

—Mais certainement.... il s'appelle.... mais comment donc qu'il s'appelle? continua le vieillard en se grattant la tête. [*A continuer.*]

## THE NEW-ORLEANS BEE.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st September, 1827, nearly 56 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and especially recommended to those of our American readers, latins and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

**Subscription Terms:**

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three month $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning:

Per annum, $8; six months, $1.50; ten months, $1; three months, 75 cents.

Address: Editors "N. O. Bee"

ATHENÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1883

L'Athénée, réuni en séance spéciale, le 29 juin, a adopté les dispositions suivantes pour le concours de 1883 :

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les dames.

Chaque classe sera à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera décernée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 1er juillet 1883, jusqu'au 15 février 1884 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 16 février; il seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier glacé, et seulement sur le recto et le *signes* : ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera remis à sous nom d'auteur, mais portant une épigraphe qui devine qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur mettra son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se conformer strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître en dehors d'eux-posera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes;

MME DE STAEL; SA VIE, SES OUVRAGES.

Pour les hommes;

PROGRÈS ET MISÈRE.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,

ALFRED MERCIER

P. O. Box 3246.


The Southern Insurance Company.

—Notre une compagnie qui du premier coup a conquis une place enviable parmi nos chambres d'assurances les plus florissantes et qui, malgré la date récente de sa fondation, possède une clientèle qui va croissant sous les yeux. Il est vrai qu'elle est constituée sur des bases très solides et qu'elle offre aux assurés de grands avantages. La moitié des profits est distribuée chaque dernière à la fin de chaque année fiscale (31 décembre). Ils ont en outre le bénéfice de l'intérêt composé. Quant aux garanties offertes par la compagnie, elles sont complètes, son capital ($300,000) devant rester intact. Il y a déjà et une réserve à laquelle il n'est point permis de toucher et ce n'est pour liquider les pertes.

La compagnie a pour président M. Ernest Mulenberger, remarquable pour son habileté administrative, pour vice-président, M. H. Gally, dont le nom est fort honoré parmi les assurés dans les cercles financiers de la Ville-Orléans, et pour secrétaire M. Scott McGehee.

Livres, journaux, etc.—Le malheureux fait désolé permet l'ouverture des cœurs et des bourses. Les Pilules Pectorales de Fleet York, qui renferment des myrtaches d'extraits tels que livrets, pectoralines, carnets, papier à lettres, enveloppes, décors, serviettes, pilules, pertes, mes albums, autographes, porte-monnaies, articles en distinguant tous par une originalité et un cachet de bon goût. Par la même occasion la maison a reçu tout un assortiment de livres nouveaux, ou vrai classiques, scientifiques et historiques. De ces derniers il en trouve de 1 et jolies et surtout les signatures de rodomontes, à juste titre, les plus lus et les plus recherchés.

Mission Malakoff.—Qui aussi plus généralement connu sous le nom qu'on a lui, depuis chaque jour dans la faveur publique, alors qu'en fait foi ses ventes qui ne se comptent plus. Le mérite trouve toujours son niveau : s'il ne peut plus des temps pour quel n'en sortit il pas de même des Pilules Malakoff? Il est à souhaiter que tout malade à faire sera mettre le "Malakoff Bitters," il ne se repentira amère à la faire apprécier; des médecins bien connus le ont entièrement excellent tonique et un excellent laxatif, qualités réunies dans ce dernier M. Wilson a fondé en France une succursale qui a pour gérant M. Ernest Mulenberger, jeune homme ainsi, son délicieux produit y est tout bonnement apprécié des consommateurs.


## ASSURANCES.

### Compagnie d'Assurances Mutuelle des Marchands de la Ville-Orléans.

No 104 RUE DU CANAL.

Vingt-neuvième état annuel.

CONFORMÉMENT à sa Charte, la Compagnie publie l'exposé suivant :

Primes reçues durant l'année expirant le 31 mai 1883, les primes non échues de l'année précédente y compris :

| | |
|---|---|
| Risques de feu | $948,548 79 |
| Risques sur les rivières | 32,092 70 |
| Risques sur les rivières | 32,913 43 |
| Total des primes | $1,013,554 92 |
| A déduire : | |
| Prémes payées | $64,827 43 |
| Primes sur les rivières | 12,901 32 |
| Primes sur les rivières | 4,498 50 |
| Primes nettes | $931,328 17 |
| Pertes payées | |
| Sur risques de feu | $562,527 62 |
| Sur risques maritimes | 12,201 25 |
| Sur risques de rivières | 4,486 50 |
| Totaux | 579,215 37 |
| Dépenses | 36,164 16 |
| Remboursement et primes remboursées | 16,100 26 |
| Profit | $126,408 79 |

La Compagnie possède l'actif suivant :

| | |
|---|---|
| Immeubles | $44,230 53 |
| Actions de banques, chemins de fer et autres actions | 61,325 73 |
| Billets garantis par hypothèques et nantissements | 140,320 00 |
| Billets à recevoir | 21,026 58 |
| Assurances à la caisse | 32,450 06 |
| Actions de Valleton Dry Dock Co. | 11,225 00 |
| Actions de New Orleans Water-Works Co. | 12,000 00 |
| Bons Consolidés de la Louisiane | 15,425 00 |
| Mandats sur la ville (City Tims) | 2,000 00 |
| Assurances sur primes hypothécaires | 4,225 00 |
| Argent en caisse | 26,279 62 |
| | $421,315 01 |

L'exposé ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.

F. FOURCHY, Président.

G. W. HOYT, Secrétaire.

ETAT DE LA LOUISIANE,

Paroisse d'Orléans, ville de la Ville-Orléans.

Signé et assermenté devant moi ce 11me jour de juin 1883.

JAMES FARRY, notaire.

A une réunion du Conseil de Direction, tenue ce 11me jour de juin 1883, il a été résolu de déclarer un plus du dividende intérêt de Dix pour cent (10 pour cent) payable au trésorier, ce dividende de TRENTE-CINQ POUR CENT, sur les primes nettes participantes, moins escompte d'usage, à partir du 1 juillet 1883, payable le lundi 9 juillet prochain.

DIRECTEURS.

P. MASPERO, JNO. B. LALLANDE,
E. W. SMITH, J. J. FERNANDEZ,
D. PATJO, PAUL FOURCHY,
EDWARD TOBY, D. A. CHAUVRAIN,
B. W. TAYLOR, CHAS. LAFITTE,
JOS. A. SKARNEGLAR.

11 juin—1 mois


### Compagnie d'Assurances Hibernia de la Nouvelle-Orléans.

BUREAU, 87 RUE DU CAMP.

Deuxième Exposé de Situation Annuel pour l'année finissant le 30 Avril 1883.

| | |
|---|---|
| Primes sur les nouvelles | $ 80,926 16 |
| Primes sur les renouvellements | 38,445 86 |
| Primes sur les assurances | 67,475 67 |
| | $186,847 69 |
| Non terminée le 30 avril 1882 | 26,917 51 |
| | $213,765 20 |
| Moins primes non échues le 30 avril 1883 | 39,000 00 |
| Primes gagnées de l'année | $174,765 20 |
| Reçu pour intérêts, loyer, etc. | 19,996 72 |
| Gains totaux de l'année | $195,760 92 |
| Pertes sur les nouvelles | $32,451 50 |
| Pertes sur les renouvellements | 77,789 70 |
| Pertes sur les assurances | 32,101 92 |
| | $142,343 12 |
| Remboursement primes non-gagnées | 39,000 00 |
| Compte en compte | 37,750 19 |
| Taxes, Bureau des Assurances, etc. | 17,981 27 |
| Dépenses générales, gages, commissions du bureau, etc. | 19,480 26 |
| | $197,974 43 |
| Profits nets | $48,186 49 |
| Capital en caisse | $53,470 98 |
| Billets garantis par hypothèques en caisse | 126,987 45 |
| Billets à recevoir | 13,646 79 |
| Assurances à la caisse | 117,166 99 |
| Primes en voie de perception | 11,255 00 |
| Actions, Bons, etc. | 68,714 20 |
| Membres et immeubles de bureau | 8,138 45 |
| | $401,375 01 |

L'exposé qui précède est une copie exacte des livres de la compagnie.

JOHN HENDERSON, Président.

TRUE F. BRAGG, Secrétaire.

Nouvelle-Orléans, 9 juin 1883.

Signé sous serment devant moi à la Nouvelle Orléans, Lou. ce 9 juin 1883.

WM. J. CARTELL, Notaire.

L'état ci-dessus est une copie exacte et conforme aux livres de la compagnie.

S. TUYES, Président.

Secrétaire.

Fait et assermenté devant moi, ce 13 juin 1883.

JAS. FARRY Notaire.

Nous, soussignés, comité spécial désigné par l'Assemblée Générale de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans, pour vérifier l'état de ladite Compagnie, déclarons par le présent avoir examiné un nombre suffisant, l'évaluation du dit actif, comme il est spécifié ci-dessus, est vérifiée et correcte.

[Signé]

CHARLES T. DUGARON,
J. ALLAIN,
A. SCHERRER.

A un meeting du Conseil de Direction tenu le 1 1883, il a été résolu de payer, sur de mance, le dividende-intérêt semi-annuel de cinq pour cent sur le fonds-capital aux actionnaires en 1 le 11 courant.

Nouvelle-Orléans, 12 juillet 1883.

—DIRECTEURS—

JULES ALLAIN, U. GALLY,
THEO. BRIERRE, CHAS. LAFITTE,
W. A. BELL, PIERRE POUTZ,
ANT. CARRIÈRE, AD. SCHERRER,
CHAS. T. DUGADON, CHAS. E. SCHMID
D. PATJO, JULES TUYES.

### Southern Insurance Company of New Orleans

(Compagnie d'Assurance du Sud de la Nouvelle-Orléans.

RUE DU CAMP, 31.

CAPITAL $300,000

Exposé de ses opérations des six (6) mois et 10 jours (soit du 30 novembre 1882 au 31 mai 1883.)

| | |
|---|---|
| Primes nettes | |
| Sur des risques d'incendie | $62,150 53 |
| Sur des risques de mer | 6,180 53 |
| Sur des risques de rivière | 5,090 97 |
| | $73,315 23 |
| P